



Concours Toutes Options Epreuve de Français

Date : Jeudi 01 Juin 2023

Heure : 11 H

Durée : 2 H

Nb pages : 2

RÉSUMÉ

Vous résumerez le texte suivant en 180 mots (un écart de 10% en plus ou en moins est toléré). Vous indiquerez à la fin du résumé le nombre de mots utilisés.

NB : Il est à rappeler que le résumé n'est pas un assemblage de morceaux de textes empruntés à l'original, mais un texte personnel, réduit, fidèle à l'esprit du texte initial.

Pour le décompte des mots, il est convenu que « c'est-à-dire », par exemple, compte pour quatre mots.

La proportion de la population qui fait des études supérieures augmente, le niveau de ces études supérieures baisse. Ces deux éléments contradictoires méritent une analyse plus fine, dont le but ultime sera de saisir leurs implications proches ou lointaines pour l'équilibre et la stabilité de notre société.

En quoi consistent exactement ces études supérieures ? À quoi servent-elles vraiment s'il ne s'agit plus de développer son esprit ou d'acquérir des compétences ?

Il faut le dire franchement : certains diplômes ne valent plus grand-chose. Une telle affirmation évoquera immédiatement dans l'esprit du lecteur des licences de psycho ou de lettres qui ne servent à rien. En réalité, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le problème est beaucoup plus large. Un article du site *Slate* nous apprend qu'actuellement, en France, 80% de l'accroissement du nombre de diplômés du supérieur provient du secteur privé avec, en pointe, les écoles de commerce, les écoles paramédicales ou d'ingénieurs. Les étudiants sont certes sélectionnés, mais il faut bien l'admettre, quand même, désormais certains diplômes « s'achètent ».

Si l'on peut acheter son diplôme, à quoi servent concrètement, les études supérieures ? Dans un livre corrosif, Bryan Caplan a soutenu la thèse qu'elles ne servaient pas – ou plus – à acquérir des compétences intellectuelles. Leur vocation est surtout de classer les étudiants. Le diplôme est devenu un élément de stratification sociale en lui-même, il procure des avantages tangibles sur le marché du travail. Autrefois, on faisait des études supérieures certes peut-être pour gagner mieux sa vie, mais aussi et surtout parce que l'on poursuivait un idéal d'émancipation intellectuelle, par désir d'apprendre. On fait désormais des études pour survivre économiquement : « les diplômés du supérieur gagnent en moyenne 73% de plus que ceux qui ne sont pas allés au-delà du secondaire. Cet avantage était de 50% à la fin des années 1970 », note Caplan à propos de la situation aux États-Unis. Et en France ? Le diplôme permet avant tout d'échapper au chômage. Les chiffres sont évocateurs : le taux de chômage des « sans diplômes » (de niveau certificat d'études primaires ou brevet) s'élève à 17%, celui des simples titulaires du bac, d'un CAP ou d'un BEP à 10%, celui des bacs + 2 ou plus à 5,2 %. Des écarts considérables, donc, de l'ordre du simple au triple.

Les formations supérieures ne stratifient pas simplement, elles sont aussi terriblement stratifiées en interne : la mentalité inégalitaire va se loger dans le moindre détail. Cette obsession de la petite différence, qui est devenue l'une des grandes caractéristiques de la mentalité française, se manifeste, dans le domaine de l'éducation supérieure, par la hiérarchie qui existe non seulement entre les universités et les grandes écoles, mais entre les grandes écoles elles-mêmes : Polytechnique et les Écoles normales supérieures seront ainsi plus prestigieuses que Science Po et HEC, l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, que ses équivalentes de Lyon ou Saclay. Et on peut affiner encore : au sein même de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, on oppose les élèves entrés sur concours (les « normaliens » à proprement parler) et les élèves simplement « diplômés » de l'École normale, sélectionnés sur dossier.

Cette obsession de la distinction conduit les générations nouvelles à traîner dans le supérieur jusqu'à un âge avancé pour empiler les diplômes. Qu'on songe à ces normaliens ou polytechniciens qui enchaînent avec HEC, Sciences Po ou l'ENA (et parfois les trois à la suite). Une telle prolongation des études permet peut-être de sélectionner les plus endurants mais, parce qu'elle supprime la réflexion personnelle durant trop d'années décisives, elle ne peut qu'aboutir à une baisse de l'intelligence créative, l'intelligence réelle. Tout comme nous estimons que le recul de la lecture entre 6 et 10 ans fait chuter le niveau intellectuel, nous devons postuler que des études supérieures trop longues entre 18 et 25 ans entament les facultés cognitives. Pas plus que la vidéo, nous ne devons accuser les études en elles-mêmes, en imaginant simplement que trop formé un étudiant se retrouve formaté. C'est bien pire : il faut du temps libre pour apprendre à penser et des études trop longues, rythmées par le long chemin de croix des examens et concours, empêchent sans doute le développement de l'intelligence. Tout comme l'ennui forçait les enfants à la lecture, le désordre de la vie estudiantine traditionnelle contribuait à l'épanouissement intellectuel de nos élites. Le temps de cet épanouissement a été supprimé. Accumulations de vidéos (entre 6 et 10 ans) et de concours (entre 18 et 25) convergent pour créer en France un problème majeur de déficience cognitive.

Emmanuel TODD, *Les Luttes de classes en France aux XXIe siècle*, Seuil 2020, p 76-78

ESSAI

L'ère numérique que nous vivons a transformé les modes de diffusion du savoir et diversifié les possibilités d'accès à l'information. L'école, cependant, demeure en grande partie traditionnelle et conserve un schéma de fonctionnement autoritaire dépassé par le temps.

Que pensez-vous de cette situation ? Et quels sont les changements à envisager pour améliorer la qualité de l'enseignement et mettre l'école en harmonie avec les avancées technologiques auxquelles nous assistons ?

Vous rédigerez un essai avec des arguments et des exemples précis.